Langage à vendre

« J’aime à dire, mieux encore, j’aime à enfiler les mots. Les mots sont pour moi des corps palpables, des sirènes visibles, des sensualités incarnées », écrit Fernando Pessoa qui certainement mesure la liberté d’esprit que nous devons à ces mots, le jeu et les créations auxquelles ils nous invitent, jusque dans la poésie, cet espace où le langage aime se perdre.

Danse et affirmation joyeuse du langage, à la cadence des mots, dira le poète qui sait que pour garder la dimension métaphorique du langage, il faut respecter, voire agrandir, l’écart entre le mot et la chose. Merleau-Ponty avait cette image juste : « le mot se rapporte à la chose comme la mer est attirée à distance par la lune ». Abolir cette distance, c’est perdre le plaisir du libre jeu entre eux et renvoyer les mots à leur *devenir-chose*…

Etant donné notre tendance, aujourd’hui, à percevoir la langue essentiellement comme un instrument de communication et à privilégier sa dimension pragmatique, d’aucuns considéreront sans doute avec un œil perplexe, voire amusé, ces élucubrations de poète amoureux du langage. Que cette langue souffre par ailleurs de mauvais traitements n’est pas non plus un problème[1]. L’important est qu’elle demeure un bon outil d’efficacité. Se faire comprendre, entendons-nous souvent, est l’essentiel.

« Si un signe n’a pas de valeur d’usage, il n’a pas de signification » écrit Wittgenstein dans *Tractatus-logico-philosophicus*, une assertion sur laquelle il reviendra, mais qui va servir de présupposé théorique au projet de Cratyle, un très malin personnage de la pièce de Pascal Chabot[2], qui veut acheter le langage et entend bien *wittgensteiniser* tout ce qu’il observe… Suite à une expérience en robomobile à Dubaï, il a en effet bien compris les bénéfices qu’il pourrait tirer du *devenir-chose* des mots, transformés en marchandises payantes pour exécuter des ordres. L’opération est simple : Je présente ma carte bancaire à un dispositif, j’exprime une demande que capte une enceinte intelligente et la machine l’exécute. « Consommer, c’est parler avec effet ». Dans le monde de la numérisation et de la robotisation en plein essor, « nous parlons de moins en moins pour ne rien dire : nous parlons et le monde nous obéit ». Voilà une remarque, soit dit en passant avec un peu de cynisme, qui aurait certainement satisfait Goebbels, lequel, en propagandiste du nazisme, affirmait : « Lorsque nous parlons, ce n’est pas pour dire quelque chose, mais pour obtenir un effet »[3]. Mais revenons à Cratyle qui pour exploiter les dimensions financières du langage dans un monde façonné par le numérique va inventer un savant dispositif « d’abonnement à la logosphère », une sorte de « forfait langage » qui lui permettra, explique-t-il à son ex-amie Diana dans les sous-sols d’un aéroport, de rafler le pactole. « Enorme, non ? » s’exclame-t-il avec fierté, après lui avoir révélé plusieurs objectifs et détails de son invention, laquelle va plus loin, assure-t-il, que ce qu’a pu imaginer Google.

« Il fallait, sourit-il, un philosophe pour y penser. » Un philosophe, oui, peut-être… Un poète certainement pas.

[1] Jean-Michel Delacomptée, *Notre langue française*, Editions Fayard, 2018.

[2] Pascal Chabot, *L’homme qui voulait acheter le langage, drame philosophique*, Editions PUF, 2018.

[3] Sur le langage totalitaire, lire Jacques Dewitte, *Le pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit*, Paris, Michalon, 2006. Victor Klemperer, *LTI. La langue du Troisième Reich*, Paris, Albin Michel, 1996.

Pierrick Hamelin